

servante du Bon Dieu, comme elle l'avait été avec Mme Kalbremer, la pauvre femme raconta sa vie.

Hélas! fit-elle en terminant, il semble que le ciel m'abandonne, que jamais je n'aurai la preuve de ce que j'avance... de ce que j'espère tant.

—Priez Dieu! fit la Supérieure, lui seul peut vous venir en aide dans votre infortune et il a ses desseins sur vous, puisqu'il a permis que vous revoyiez votre enfant.

Elle appela une religieuse et lui demanda d'aller chercher Marguerite.

Le cœur de Mme Sernoy battait à se rompre. Silencieuse, elle fixait les yeux sur la porte qui allait s'ouvrir.

La Supérieure se taisait, respectueuse de cette grande douleur...

Tout à coup Denise se leva, poussant un cri.

Dans l'encadrement de la porte entr'ouverte, venait d'apparaître non pas la fillette de Pins-Soleil à peine formée, mais une grande jeune fille à la figure douce, aux traits sérieux et qui était le portrait vivant de Claude!

Ah! il n'y avait plus à douter maintenant. La nature, elle-même, répondait, donnant à ce visage de quinze ans la marque paternelle, indubitable.

C'était le même regard, c'étaient les mêmes yeux larges.

Denise attendait, haletante.

Quand elle l'aperçut, Marguerite s'élança et l'embrassa éperdument.

La jeune fille était tout heureuse de retrouver sa grande amie.

—Je suis bien contente de revivre auprès de vous, fit-elle; c'est si triste ici... Nous allons être heureuses ensemble, toutes les deux, n'est-ce pas, comme à Pins-Soleil.

Puis tout à coup, pensant que la chère marraine n'était plus là pour subvenir à leurs besoins, elle dit à Denise:

—Soyez tranquille. Je vais gagner de l'argent, beaucoup d'argent

—Que voulez-vous dire, ma chérie.

—Oui! fit la Supérieure. Je dois vous apprendre que Marguerite a un talent extraordinaire, comme je n'en ai jamais vu, un talent que nous lui avons laissé cultiver, que nous avons même tout fait pour développer à l'aide des meilleures maîtresses. Elle eut

vite fait de les surpasser et elle sera, si vous la laissez faire, une artiste incomparable, d'une inspiration touchante et élevée... C'est singulier, un pareil talent chez une femme, chez une jeune fille!

Quel talent? demanda Denise.

—La peinture.

Une seconde preuve éclatait, triomphale celle-là, témoignant que Marguerite était bien la fille de Claude.

Ah! comme il devait être heureux le pauvre mort, victime d'un rêve au-dessus de ses forces, lui qui avait sacrifié son art à sa tendresse et que ce sacrifice avait brisé.

Il allait revivre dans son enfant et Denise ne serait plus tout à fait veuve...

—Vous voyez, fit la religieuse, que j'avais raison tout à l'heure. La bonté de Dieu est infinie.

.....

Ce fut une année bien douce que celle qui suivit. Mme Sernoy et Marguerite étaient tout heureuses de se retrouver, de vivre ensemble, se sentant attirées l'une vers l'autre, se comprenant.

Elle était délicieuse à comprendre, cette âme de jeune fille, s'entrouvrant à la vie, aimant tout ce qui était beau et bon.

La Supérieure avait raison. Marguerite avait un talent peu ordinaire. C'étaient bien chez elle, les mêmes rêves d'art que chez Claude Sernoy, les mêmes enthousiasmes, la même foi.

Les deux femmes vivaient tranquilles et heureuses, possédant, grâce à la fortune de Mme Kalbremer, une large aisance. Denise n'avait encore rien dit à la jeune fille de la substitution d'Hauteville. Elle ne voulait pas l'effaroucher par ces dramatiques révélations. Marguerite peu à peu ne s'accoutumait-elle pas à l'aimer comme une véritable fille et ne lui exprimerait-elle pas un jour, d'elle-même, le regret qu'elle ne fût pas sa mère!

Alors l'heure serait venue de parler.

Pour le moment le mot de "mère" impressionnait douloureusement Marguerite. Elle voyait si peu Mme Morterral, elle sentait si bien son indifférence!

A peine, de loin en loin, la jeune fille allait-elle, avec une femme de chambre, passer une heure près de Constance, la trou-